



HAL
open science

Autour du Livre de l'Amour

François Gros

► **To cite this version:**

François Gros. Autour du Livre de l'Amour. Colloque international "Thirukkural, éthique et représentations : La Vertu, la Fortune et l'Amour", Université de La Réunion; INALCO, Apr 2016, Saint Denis, La Réunion. pp.11–19. hal-02087338

HAL Id: hal-02087338

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02087338v1>

Submitted on 2 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Après une agrégation de grammaire (1957) préparée à Lyon en même temps que des études indiennes à travers la grammaire comparée et le sanskrit, tout en passant une licence d'ethnologie sous André Leroi-Gourhan, François GROS (1933-) commence sa carrière indianiste en qualité de Pensionnaire de la Fondation Thiers à Paris avant de rejoindre l'Institut Français de Pondichéry en 1963, sous la direction de Jean Filliozat. Il y assume la gestion de la section d'indologie et siège à son conseil scientifique dès sa création en 1977, date à laquelle l'École Pratique des Hautes Études à Paris crée pour lui une Direction d'études d'Histoire et Philologie de l'Inde méridionale et où il devient directeur de l'École Française d'Extrême-Orient (membre de 1967 à 1977, directeur de 1977 à 1989).

En Inde même, sa carrière scientifique est consubstantielle à l'activité de l'Institut Français de Pondichéry ; en littérature tamoule classique, de la traduction du Paripatal, texte du plus ancien corpus dit Sangam, (Prix Saintour 1969 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) à celle du Livre de l'Amour de Tiruvalluvar (Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1992) ; dans les divers aspects de la dévotion shivaïte tamoule : poésie et iconographie de Karaikkalamaiyar, études sur le Tevaram (1984, édition sous le patronage de l'UNESCO), sur le Periya Puranam (2001), texte fondamental de la littérature médiévale, ou sur l'œuvre d'Arunagirinatar (1980) la plus parfaite expression lyrique d'une culture régionale bilingue, tamoule et sanskrite...

Retraité en 2002, F. Gros n'a pas cessé sa collaboration active et bénévole à deux programmes majeurs de l'IFP, l'Atlas historique de l'Inde du Sud (Prof. Subbarayalu) et Histoire et culture Tamoules contemporaines (Kannan M.), dont à ce titre divers articles, une anthologie de nouvelles tamoules, L'arbre Nagalinga (2002) et une étude et traduction de romans et nouvelles de G. Nagarajan, parue fin 2012.

La Tamil Chair de l'Université de Californie, Berkeley et l'IFP ont publié en 2009 Deep Rivers, choix de ses écrits sur la littérature tamoule en traduction anglaise. Élu membre libre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer en juin 1985, le titre de sa communication sur « Le poids du Sud dans les études indiennes » symbolise toute sa carrière de chercheur, récompensée en Inde par le prix « Koural Peedam » décerné pour 2008-2009 par le Président de l'Union Indienne à Delhi le 21 décembre 2012.

Au cours d'un entretien téléphonique avec Christian Barat, il a accepté avec enthousiasme de présenter une communication au Colloque sur le Thirukkural piloté par Florence Callandre. Notons qu'il a présidé le jury de thèse de Christian Barat dirigée par le professeur Paul Ottino, et soutenue en 1980 à l'EHESS, à Paris et a été membre du jury de la thèse de Florence Callandre soutenue à l'Inalco à Paris en 1995. Le Professeur François Gros regrettait de ne pas pouvoir être des nôtres en avril, à La Réunion. Son médecin lui interdit les longs trajets en avion. Néanmoins il a été très heureux que sa communication soit résumée et présentée par Christian Barat lors du Colloque.

Dans sa communication, le Professeur François Gros nous explique que s'il a choisi de traduire Le Livre de l'Amour qui couronne un Livre de la Sagesse et un Livre de La Fortune pour constituer un triptyque, le Tirukkural, c'est parce que de son point de vue ce Livre de L'Amour reflète la spécificité tamoule alors que les deux autres sont l'expression d'une réflexion sur l'Inde en général. Il nous démontre en quoi ce Livre de l'amour, peut être contemporain des stances sanskrites du Bhartrihari (vers 400) et certainement contemporain de plusieurs siècles à la majorité des poèmes de cour des anthologies sanskrites, atteste l'ancienneté et l'originalité du lyrisme tamoul.

Christian BARAT

Professeur Emérite des Universités

Après des études éclectiques mais fructueuses de maths/géné, de lettres classiques, d'allemand, de géographie puis d'ethnologie, Christian Barat entame sa carrière professionnelle par l'enseignement des lettres à Lyon (2e rang du concours national), puis il est muté à La Réunion, au lycée du Butor.

Il sera détaché pendant six ans au service de l'Université de La Réunion pour collecter les différents lexiques créoles qui constituent les Atlas linguistiques et ethnographiques de La Réunion et de Rodrigues. Il œuvre pour la reconnaissance de la langue créole en fondant l'antenne réunionnaise du mouvement Bannzil né à Sainte-Lucie.

Il fera une thèse d'anthropologie de la quotidienneté intitulée Nargoulan dans laquelle il souligne les riches interférences culturelles, prémisses de l'Interculturalité réunionnaise. Désormais spécialiste de créole et docteur en ethnologie, spécialiste de la culture et des rites malbars, il devient Maître de conférences en anthropologie, Directeur de l'Institut de Linguistique et d'Anthropologie où il enseigne et fait enseigner les langues et civilisations des pays foyers du peuplement de La Réunion ainsi que le créole réunionnais. Correspondant du journal « Le Monde », membre titulaire d'un labo du CNRS, puis de l'Inalco, il rédige avec René Robert le Dictionnaire illustré de La Réunion en 7 volumes. Il devient Professeur d'Université en Langues et Civilisations Orientales tout en continuant à enseigner l'anthropologie et la civilisation créole dans le master recherche « Dynamiques identitaires ».

Professeur Emérite des Universités, il se consacre désormais à militer pour la protection de la Nature réunionnaise ; Vice-Président du Conseil Scientifique du Parc National de La Réunion et Président du Conseil Scientifique de la Réserve de l'Etang de Saint-Paul, il lutte contre toute forme de prédation.

François GROS

Autour du livre de l'Amour

Une première traduction, remarquable et presque intégrale (235 distiques sur les 250), du Livre de l'Amour a été publiée dans la livraison de mai-juin 1852 du Journal Asiatique, par les soins d'Eugène Burnouf, professeur de Sanscrit au Collège de France. L'auteur était son élève Edouard Ariel, le pionnier des études tamoules françaises. Dans son choix d'extraits du Tirukkural, il privilégiait de façon notoire le Livre de l'Amour : « Peut-être d'ailleurs me saura-t-on quelque gré [...] d'avoir eu la hardiesse de poser la main sur le troisième livre, le plus difficile et, à certains égards, le plus remarquable. Véritable poème, il soutient, il me semble, la comparaison avec toutes les créations analogues, anciennes ou modernes »¹

Cette initiative ne sortit pas du cercle des spécialistes et la traduction complète du Kural publiée dans une collection de Poésies populaires du sud de l'Inde en 1867 par M. Lamairesse, ancien ingénieur des ponts-et-chaussées à Pondichéry, ('traduction faite à sa prière par des Indiens', dira Julien Vinson), ne fit malheureusement guère qu'ouvrir la brèche, (chez le même éditeur, hélas) aux multiples supercheries pseudo-indiennes dont Louis Jacolliot allait inonder le marché à la suite des trois seules années qu'il passa lui aussi comme fonctionnaire à Pondichéry. Le Kural du 'divin pariah' réinventé et récrit par Jacolliot, c'était un mauvais départ !

Mais voici qu'en 1889, le meilleur éditeur parisien des plus grands poètes français du Parnasse au Symbolisme, Alphonse Lemerre, publie Le Livre de l'Amour de Tirouvallouva (sic) traduit du Tamoul par G[érard] de Barrigue de Fontainieu, et ceci dans la même série de 'Bibliothèque contemporaine', même logo, même format, même prix, que les poètes français, entre autres ceux de « l'île des poètes », Leconte de Lisle et Léon Dierx. Ce colloque se devait de célébrer cette audace éditoriale inouïe qui faisait de 'Tirouvalluva' un poète 'contemporain', c'est-à-dire universel, car c'est ainsi qu'on le découvre, cité par exemple par Judith Gautier, la fille de Théophile Gautier qui rachète par ses curiosités orientalistes son père Théophile qui avait brocardé l'enseignement indianiste du Collège de France dans Fantasio ! Davantage, Félicien Champsaur (1858-1934), journaliste et chroniqueur autant qu'écrivain prolifique, typiquement 'fin de siècle' oublié mais peut-être en voie d'être redécouvert, a puisé dans le Livre de l'Amour qu'il cite à plusieurs reprises, sans le nommer, l'idée de placer sous

¹ « Kural de Tiruvalluvar, Fragments traduits du Tamoul » dans Le Journal Asiatique, Mai-Juin 1852, p. 434-435.

l'invocation de la langue tamoule le manuscrit imaginaire « écrit en tamoul, avec parfois des maximes formulées en sanscrit » le 'roman hindou' qu'il publie en 1902, comme « une traduction du tamoul à travers l'anglais » sous le titre *Le semeur d'Amour*, un beau titre aujourd'hui repris par le poète musulman Youcef Zirem.

Ceci n'est pas une digression, car le roman a curieusement échappé à l'attention de tous ceux qui, de Jacky Assayag à Catherine Champion, de Christian Petr à Guillaume Bridet, ont abordé ces fictions où l'Inde croule sous l'exotisme et l'érotisme de l'imaginaire fin de siècle. Voici un compendium des Indes galantes, violentes et mystiques, autour du symbole shivaïte par excellence, le linga, dont il propose un mythe fondateur, inventé certes, mais qu'on peut lire aujourd'hui avec nombre de références sérieuses. L'intrigue se déroule sur deux plans. C'est, d'une part l'histoire, métamorphosée en mythe, de l'amour entre Lingam et Yoni. Lui est un jeune guerrier, valeureux et pur, sorte de Lohengrin, qui voudrait s'unir à Yoni, elle aussi de caste kshatriya mais arrachée à 12 ans à sa famille par les brahmes qui en font une devadasi vouée à la prostitution sacrée, et dont l'éducation de bayadère emprunte plus aux kama sutra, que le 19^{ème} siècle traduit à tours de bras, qu'au Livre de l'Amour. Lingam finira par briser tous les tabous et par commettre le sacrilège majeur, l'enlèvement de Yoni. Mais le couple, traqué par la haine des brahmes, décidera de se sacrifier volontairement sur le bûcher au nom de l'Amour sublimé et de la fraternité universelle. Cela n'empêchera pas la ruse des brahmes de triompher en réduisant la signification sublime de ce sacrifice au plus vulgaire symbolisme charnel de l'union sexuelle que les noms mêmes des protagonistes prédestinaient à représenter.

Mais d'autre part, le roman déploie une gigantesque fresque sociale, mêlant les splendeurs des fêtes, où la sensualité se déchaîne, aux réflexions morales, socio-économiques ou politiques et aux conflits armés, sur fond de l'antagonisme entre les castes et plus généralement entre tous les éléments de la société indienne, des tribaux barbares recrutés dans les armées de Maharajas en passant par toutes les nuances des intouchables et des castes de service qui elles-mêmes s'entre-déchirent, jusqu'aux marchands qui louvoient entre les pouvoirs et aux princes qui n'échappent pas à l'insidieuse pression des brahmes. Lingam s'affirme peu à peu en gourou charismatique qui prêche contre la doctrine et la tyrannie des brahmes, au nom de l'amour pur et de la fraternité entre tous les hommes. Son combat n'oublie pas l'émancipation des femmes, ce qui accroît sa popularité. Quand la révolte gronde, il redevient chef de guerre et brillant stratège. Les brahmes aux abois complotent sa mise à mort, mais plus encore l'échec de la révolution du grand nivellement et de la grande charité voulus trop tôt par Lingam. Ils triomphent, et avec eux le stupre et l'égoïsme avide, « car les prêtres sont - et seront toujours - par leur diplomatie, leur habileté, leur souplesse, leur supériorité enfin, les dominateurs des hommes. »²

Ici efflore la philosophie de Félicien Champsaur qui abandonne l'Inde à son inhumanité mais voit dans le Bouddha, puis dans Jésus, les héritiers spirituels de Lingam, cependant qu'une référence en note à la loi de 1901 sur les congrégations laisse pointer un anticléricalisme discret nuancé de tolérance maçonnique, conformes à l'esprit du temps. En fait, les réflexions indianistes de Max Weber ou de Louis Dumont trouveraient à glaner dans ce roman et les débats sur la signification du linga de Shiva n'ont rien à envier aux imbroglios de l'hindouisme traditionnel revu par Alain Daniélou. Par ailleurs les débats soulevés sont d'une actualité brûlante, qu'il s'agisse de l'émancipation et de la protection des femmes ou de la conscientisation des dalits qui trouveraient dans le texte de quoi alimenter leur critique de l'hindouisme des brahmes. Le jugement de Philippe Jullian sur Félicien Champsaur, « plus d'ambition que de matière », était peut-être dans le cas présent un peu sévère. En tout cas ce 'roman hindou' atteste l'impact de la traduction de G. de Barrigue de Fontainieu sur le milieu littéraire dans lequel il avait réussi à donner une place à notre chef-d'œuvre tamoul.

Publier indépendamment sa traduction n'est pas l'amputer ni le désacraliser mais seulement mettre l'accent sur sa qualité poétique intrinsèque. C'est pourquoi j'ai hésité, il y a trente ans, à l'occasion d'une année de l'Inde en France, entre ré-éditer Barrigue de Fontainieu ou oser une nouvelle traduction, avec une introduction qui mettrait à jour les progrès considérables de notre connaissance de la littérature tamoule, car, rappelons-le, en 1889 toute la littérature du Sangam restait à redécouvrir et à

² *Le Semeur d'Amour*, Fasquelle, Paris 1902, p.396. Voir aussi p. 397 et Note1

³ Lettre d'Agnès Fontaine du 13 avril 1987.

publier, sans parler de la traduire en langues occidentales. Mais les éditeurs de poésie sont plus frileux aujourd'hui qu'Alphonse Lemerre. Tous invoquèrent leur budget voire leur incompétence et le plus solide, Arthème Fayard sa crainte « qu'on nous reproche de faire un 'livre-gadget' [tout en disant que] le Livre de l'Amour est en soi une petite merveille ». ³ Seul René Etiemble s'enthousiasma d'emblée pour le projet et l'accueillit d'emblée dans la collection qu'il avait créée, Connaissance de l'Orient, publiée avec l'UNESCO par Gallimard. Les procrastinations administratives de ce prestigieux ghetto ne durèrent que cinq ans et le livre sortit au printemps 1992.

J'avais trois raisons majeures de republier Le Livre de l'Amour indépendamment des deux autres :

1) tenter de laisser le papillon voler sans sa chrysalide, comme une simple anthologie de pure poésie dont l'existence autonome, indépendante du poids culturel très lourd des deux autres parties, pouvait avoir un attrait littéraire spécifique pour tout lecteur cultivé.

2) donc, le présenter hors de la gangue dont l'entourent les commentateurs traditionnels qui influencent nécessairement notre lecture.

3) le réinsérer cependant dans son contexte propre, redécouvert, celui de la lyrique amoureuse du Sangam. Il en est l'une des expressions les plus achevées et doit donc être lu comme tel.

Or précisément, dès 1992, un long article du Journal of the American Oriental Society par Norman Cutler m'apportait de façon inattendue une argumentation serrée en faveur des deux premières raisons. Notez déjà le titre lui-même : « Interpreting Tirukkural : The role of commentary in the creation (c'est moi qui souligne) of a text » ⁴.

Un point fondamental de l'argumentation de Cutler est le fait, largement avéré dans toutes les traditions littéraires de l'Inde, que la majeure partie des canons littéraires est faite de collections de stances ou versets isolés, d'un seul auteur ou de plusieurs, regroupés selon un schéma ou un principe unificateur dont la logique est moins dans chaque pièce que dans la compilation d'un ensemble. Ce qui signifie que le compilateur crée à son tour un texte et que les commentateurs à leur tour recréent une interprétation qui peut engager le destin d'un texte. Paradoxalement, dans le cas du Tirukkural, on mémorise et on ne cite toujours que des distiques isolés mais dès qu'on disserte c'est toujours sur l'ensemble ! Pourtant tous les hommages littéraires vont à la forme du distique ; chacun est « la goutte de rosée sur un grain de millet qui reflète le palmier géant », « la graine de moutarde évidée qui renferme les sept océans ». Bref cela évoque le haïku japonais : Le Livre de l'Amour nous offre deux cent cinquante 'phrases pour éventail' en face des Cent phrases pour éventail où Paul Claudel a joué avec l'encre de Chine, cette « joie du jus noir ».

Or que nous apprend la tradition manuscrite ? La succession des chapitres est immuable, mais à l'intérieur de chacun on découvre que l'ordre des distiques est aléatoire. « Sur 250 distiques seuls 5, soit 1 sur 50, dont 3 à l'initiale, sont à la même place, à l'intérieur d'un chapitre chez tous les commentateurs. Pas plus d'une douzaine suivent l'ordre prôné par Parimelalakar dans 4 commentaires sur 5, tandis que 13, dont la totalité du dernier chapitre sont tous placés à un rang identique, distinct de l'ordre assigné par Parimelalakar » ⁵ qui est donc souvent seul de son avis ! Je rejoins ici l'argumentaire de Norman Cutler que je m'excuse de citer intégralement :

“Tirukkural, a Tamil text which some scholars believe was composed by a Jain in the fifth or sixth century A.D., has long received a great deal of attention from commentators. Among the 'classic' commentaries on Tirukkural, that of Parimelalakar (late thirteenth-early fourteenth century) has exerted the greatest influence on the way Tamils have understood this text's terse and sometimes cryptic verses. The various interpretive maneuvers Parimelalakar brings to bear on the text are motivated by both textual values, such as continuity and coherence and by cultural values, such as adherence to the dictates of varnasramadharma and the pursuit of moksa. It is with respect to the latter that Parimelalakar runs afoul of some modern scholars; he constructs the meaning of Tirukkural in conformity with orthodox Brahmanical ideology, whereas in the view of Dravidianists Tirukkural documents the cultural attainments of an early Tamil civilization that was free of many of the

⁴ AOS, 1112.4 (1992) p549-566.

⁵ François Gros, 'Cinq fois cinq vingt-cinq : autour des commentaires du Livre de l'Amour de Tiruvalluvar', dans Genres littéraires en Inde sous la responsabilité de Nalini Balbir, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p.354.

oppressive features of Indo-Aryan civilization, such as caste. The juxtaposition of Parimelalakar's and the Dravidianists' highly divergent interpretations of the Tirukkural highlights the influence of social and cultural norms on the way a text's meaning is apprehended by its audience."

La démonstration convaincante de Norman Cutler ne repose à aucun moment sur le Troisième livre mais seulement sur les deux premières parties. Forts de cet acquis, il nous est loisible de compléter l'argumentation. Tiruvalluvar est particulièrement gâté puisqu'on énumère dix commentateurs de son texte ! Seuls cinq subsistent mais cela suffit pour montrer combien peuvent différer non pas l'ensemble qui demeure identique, mais le détail de la lecture globale. C'est ainsi que le premier commentaire connu, celui de Manakkutavar, placé à la fin du Xème siècle, propose trois types d'union entre les deux amants. En trois chapitres (109-111) le miracle de la première rencontre révèle les délices de la jouissance physique, puis dix-huit chapitres (112-129) sont consacrés à l'union au terme de la séparation, donc à l'attente et aux modalités de l'aspiration à l'union ; enfin quatre chapitres (130-133) chantent la volupté de l'union qui prend place après la dispute. Moins d'un siècle plus tard, Paripperumal surajoute à cette vision tripartite deux nouveaux principes d'analyse. L'un est sanscrit, c'est la surimposition des trois éléments du rasa amoureux aux trois unions, le désir de l'autre la séparation et la jouissance. L'autre, typiquement tamoul, est la référence aux cinq régions liées à cinq états de l'âme, jouissance séparation, attente, déploration, disputes. Nous reviendrons sur ce point essentiel mais notez son apparition dès les débuts de l'exégèse du Kural et cette première tentative de synthèse avec les trois unions, en réunissant en une seule les trois formes de séparation.

Au siècle suivant, un autre commentateur, Kalinkar, va s'intéresser aux personnages qui sont supposés énoncer les distiques : l'amant énoncerait les sept premiers chapitres, l'amante les douze suivants, et l'un et l'autre en alternance les six derniers chapitres. Quelques distiques sont d'ailleurs attribués à la compagne ou confidente de l'amante. On devine qu'il est impossible de faire l'unanimité sur une telle répartition, mais que le jeu est séduisant. Ariel avertissait le lecteur : « L'indication des personnages de ce petit drame lyrique ne se trouve pas dans le texte, bien que nécessaire à son intelligence ; elle est faite par les commentateurs. » Barrigüe de Fontainieu suit la répartition proposée par Ariel, sans commentaire particulier. Mais il ne faut pas s'y tromper, le texte n'est pas un dialogue suivi. C'est moins un échange de répliques que l'expression, chaque fois isolée, d'autant de 'mots d'auteur' qui se juxtaposent. D'ailleurs les commentateurs ne faisaient là que suivre une des pistes ouvertes par le plus fondamental des textes qui régissent la poétique tamoule, le Tolkappiyam qui définit tous les intervenants possibles et leurs rôles respectifs.

Mais au XIIème siècle, c'est une autre lecture qui triomphe. La culture tamoule est bilingue, la diffusion populaire de la bhakti favorise à la fois ce bilinguisme et l'accès à la lecture des anciens textes littéraires tamouls qui retrouvent un public grâce aux commentateurs médiévaux. Au sein du monde brahmanique orthodoxe de Kancipuram, Parimelalakar cherche alors à servir au mieux auprès de cette élite le Livre de l'Amour. Pour cela il favorise l'interface avec la culture sanscrite par un prodigieux tour de prestidigitation qui tient en seulement quelques phrases. Comme cet autre 'livre du plaisir' qu'est le Srngara prakasa sanscrit de Bhoja, le texte tamoul a deux objets : la jouissance et la séparation, punarcci et pirivu, qui, en fait, recouvrent les deux mots clés de l'érotique tamoule, kalavu et karpu, l'amour sauvage et l'amour en ménage. Grâce à l'interface punarcci et pirivu, Parimelalakar fait basculer à volonté tout le système du côté sanscrit ou du côté tamoul. Grâce à lui, le Livre de l'Amour va voguer pour les siècles à venir sous la double bannière de Bhoja et du Tolkappiyam. On ne remettra plus jamais en cause sérieusement cette partition du troisième livre et toutes les éditions du Kural paraissent dans la version de Parimelalakar y compris lorsqu'elles offrent en parallèle le texte des autres commentateurs, redécoupé alors pour suivre l'ordre traditionnel qui n'est en fait que le dictat d'un brahmane de Kancipuram de la fin du XIIIème siècle...Tous les traducteurs ne suivent que ce texte. Le résultat est que, si l'amour sauvage a d'abord choqué la pudibonderie des missionnaires, beaucoup d'exégètes modernes ont été tentés de ne faire de l'amour en ménage que la suite logique des deux premiers livres, lesquels énoncent des règles de conduite ; ils en ont fait une sorte de bréviaire de l'amour conjugal, quand ils n'ont pas appelé Havelock Ellis à la rescousse ! On se prendrait à regretter Le Semeur d'Amour...

Pourtant, dès l'origine de la littérature amoureuse du Sangam, il existait une autre grille de lecture pour tous ces poèmes, exposée en détail par le Tolkappiyam et unanimement mise en pratique. Les

poéticiens ont défini sept comportements face à l'amour. Les deux extrêmes, un amour unilatéral impossible à partager et un amour mal assorti entre deux amants qui ne sont pas faits pour s'unir, sont écartés de la norme. Restent alors cinq situations ou états de l'âme, cinq modes ou comportements, hébergés par les cinq régions qui se partagent le paysage tamoul. On parlera donc des cinq tinai, à la fois régions du pays tamoul et états de l'âme, tout comme le mot vilakku est à la fois la lampe et la lumière : celle-ci n'existe pas sans le support de la lampe dont la raison d'être est la lumière. A.K. Ramanujam a proposé la terminologie de 'paysage intérieur', que définit aussi bien la formule romantique française d'Amiel : « un paysage est un état de l'âme ». Les arts poétiques ont naturellement détaillé tout ce qui accompagne chaque région, et d'abord le temps, court, un moment de la journée, ou long, les saisons de l'année, et bien d'autres attributs caractéristiques connus des poètes : une brève allusion à l'un d'eux suffit à localiser l'action et à nous renseigner sur le sentiment d'un protagoniste. Écoutons l'essentiel selon les termes du Tolkappiyam.

Le monde occupé par la forêt, aimé de Vishnou, Le monde des noires montagnes, aimé de Koumara, Le monde des douces eaux, aimé d'Indra, Le monde où s'étale le sable, aimé de Varouna, Sont dûment énoncés sous les noms de forêt, montagne, plaine cultivée, pays maritime. Le pluvieux automne et le soir pour la forêt ; Le frais hiver et la minuit pour la montagne, Et les rosées précoces aussi, disent les doctes ; L'aurore et le matin pour la plaine cultivée ; La fin du jour pour le pays maritime ; Pour la zone intermédiaire, midi et l'été, Comme aussi la saison des tardives rosées ; [...] Union, séparation, attente patiente, désespoir, Fâcheries, avec leurs détails, sont de ces régions, Tout bien considéré, les actions spécifiques.

On note que le désert (palai) n'est pas désigné nommément et n'a pas de divinité tutélaire. C'est seulement la « zone intermédiaire », sorte de degré zéro des quatre autres. Domaine par excellence de l'absence et du désespoir qu'elle suscite, c'est cependant la région qui rassemble le plus grand nombre de poèmes.⁶

Cette Carte du Tendre tamoule respecte donc un code subtil qui, pour le meilleur, intègre la psychologie amoureuse aux aspects changeants du paysage tamoul dans une fusion parfaite, mais pour le pire, joue sur des conventions qui pourraient tomber dans l'artifice. Cela est évité parce que la psychologie des sentiments a le pas sur les termes du code ; précisément le jeu poétique le plus subtil consiste à accompagner la confusion mentale dans laquelle leur amour entraîne les protagonistes par une confusion entre les paysages qui rend à la nature toutes ses possibilités d'empathie et de suggestion. La licence poétique la plus pratiquée s'appelle tinai mayakkam, mélange, confusion des conventions de la nature et des sentiments. Chaque poème d'amour est donc rattaché par un colophon à l'un des cinq tinai, même si le lien qui semble souvent ténu est parfois contesté. On dirait que plus le poème est court, plus lâche est le lien ; chaque distique du Livre de l'Amour peut ainsi n'être qu'un simple flash fugitif (la silhouette gracile de l'amante suggérée par la fragilité de la fleur anitcha, la sensitive), l'écho prolongé d'un son (la flûte du berger dans l'angoisse du soir évoquant la mort) ou la contemplation d'une image chère sur laquelle on s'attarde...

La tradition nous impose, à première vue, un cadre rigide. Sur les cinq anthologies qui constituent le premier corpus amoureux du Sangam, seul le Kuruntokai est classé selon les locuteurs, le Narrinai ('les bons Tinai' !) livre dans le désordre ses poèmes tandis que l'Ainkurunuru est fait de cinq centuries brèves dont chacune chante un tinai différent. Les 150 poèmes du Kalittokai suivent un ordre précis, désert, montagne, plaine, forêt, rivage, chaque série parfois attribuée par les manuscrits à des auteurs différents. Le comble est l'Akananuru : sur 400, tous les poèmes impairs sont attribués au désert (200), ceux dont les numéros finissent par 2 et 8 à la montagne (80), par 4 à la forêt (40), par 6 à la plaine (40), et par 0 au rivage (40) ! Davantage encore, dans les Dix Chants constituant le second groupe de textes anciens, sur quatre qui relèvent de la lyrique amoureuse, trois portent le nom d'un tinai dans leur titre même : Chant de la montagne, Chant de la forêt, Havre-désert. Quant à la dernière vague de textes du Sangam, celle des Dix-huit Recensions Mineures auxquelles appartient le Tirukkural lui-même, cinq sur les six qui relèvent exclusivement de la lyrique amoureuse portent aussi, dans leur titre même,

⁶ Sur 1859 poèmes recensés dans les Huit Anthologies majeures de Sangam 530 appartiennent au 'désert', contre 488 à la montagne, 344 au rivage maritime, 263 à la plaine cultivée et 234 à la forêt.

l'évidence qu'elles sont ordonnées selon le principe des cinq tinai : Cinquante strophes sur les cinq tinai, Soixante-dix strophes sur les cinq tinai, Cinquante strophes sur le langage des tinai, Cent-cinquante strophes sur la guirlande des tinai, La conduite selon les tinai. Et le sixième texte n'échappe pas au principe puisqu'il contient Quarante strophes sur la saison des pluies, donc sur la forêt. Trop c'est trop ! Et il y a dans cette insistance un arrière-goût de résilience, comme si l'on se battait pour sauver la mémoire de traditions glorieuses plus anciennes en train de tomber en déshérence.... Il faut avouer qu'aucun des textes de cette dernière vague n'a gardé la notoriété du plus ancien texte de ce sous-ensemble, le Tirukkural lui-même.

On notera que sur ces dix séries des cinq tinai toutes adoptent un ordre différent, y compris le onzième cas, la traduction anglaise du Kuruntokai par Shenmugam Pillai et Ludden, qui ont pris la liberté de regrouper les poèmes en cinq tinai, mais eux aussi le font dans un ordre qui ne correspond à aucun autre. Cette liberté qui confine à la désinvolture, souligne que l'important est ailleurs. En effet, quand il ne s'agit plus de la nature des paysages mais des comportements psychologiques, des états de l'âme, la succession devient immuable : l'union, la séparation, l'attente patiente, l'attente désespérée, les querelles, plus souvent exprimée en tamoul par des noms verbaux : s'unir, être séparés, attendre, se ravager, se disputer. John Ralston Marr voyait là « l'ordre le plus naturel pour une énumération », c'est aussi celui du chapitre correspondant, l'Akattinaiyiyal du Tolkappiyam, verset 16 (mais le verset 25 introduit une variante !)

On comprend mieux dès lors qu'au XIII^{ème} siècle Parimelalakar n'ait pas misé sur la notion de tinai pour sauver le prestige du Livre de l'Amour aux regards de ses contemporains. Mais on peut aussi penser qu'il n'a pas voulu occulter complètement cet élément structurant de l'œuvre, et qu'il l'a même conservé en toute discrétion dans l'ordre même qu'il nous propose : cinq fois cinq vingt-cinq chapitres, regroupés selon les cinq tinai traditionnels. En 1969, T.P. Meenakshisundaran⁷ citait le témoignage de son maître Chelvakesavaraya Mudaliar qui possédait une copie du commentaire de Manakkuttavar divisant ainsi le Livre de l'Amour. A ce témoignage s'ajoute celui de la note manuscrite d'un exemplaire d'une édition du Tirukkural Kamattupal avec les commentaires de Kalinkar et Paripperumal, publiée à Tirupati en 1945, et propriété de R.S. Sambasiva Sarma, lui-même éditeur en 1955 d'une version du Kural avec le commentaire de Manakkuttavar. Cette note décrit, en forme de table du contenu, deux manuscrits avec le commentaire de Parimelalakar, présentant le même découpage... J'ai cédé à la tentation de restituer discrètement ce découpage dans la mise en page de ma traduction.

Mais il ne s'agit plus de remplacer une grille de lecture par une autre. Il s'agit surtout de tenter de se rapprocher le plus possible de la lecture la plus authentiquement tamoule du Livre de l'Amour et pour cela il faut revenir encore sur la notion de tinai, cette fois-ci en compagnie de l'Iraiyana Akapporul.

Ce titre renvoie au premier ouvrage tamoul écrit en prose. Il se présente comme le commentaire retransmis à travers plusieurs générations à partir d'un certain Nakkirar, seul interprète autorisé d'un texte miraculeusement retrouvé, écrit par le Seigneur Shiva lui-même, et destiné à donner tout leur sens aux œuvres littéraires passées dont la compréhension s'est perdue à la suite d'une longue famine. Or que prétend ce texte ? Il est formel : il traite « du tamoul », autrement dit de l'amour, lequel s'exprime à travers cinq modes ou tinai ! Nous sommes à la fin du VII^{ème} siècle, à Madurai, au moment où la dynastie Pandya réaffirme son autorité et refonde sa légitimité. Elle fait la place la plus large au triomphe de la bhakti brahmanique sur les hérésies bouddhiste ou jain dont le Kural aurait pu porter la trace, mais en même temps, face à l'invasion de la culture sanscrite, elle veut restaurer la légitimité d'un classicisme tamoul qui se réveille. En même temps qu'il réaffirme que la vision des cinq tinai est fondamentale dans la lyrique amoureuse tamoule, le commentaire de Nakkirar invite très subtilement à la reconstruire, mais sans contredire directement le Tolkappiyam. En rappelant d'entrée de jeu que la forme d'union par excellence en poésie, le mariage des musiciens célestes, les Gandharva, n'a pas sa place dans notre monde naturel mais qu'elle n'est qu'une vision purement imaginaire (« C'est beau, c'est bon, ça n'existe pas » dit-il brutalement), il invite les théoriciens abstraits à mettre dans leur approche plus de souplesse et plus de simple humanité. Au fur et à mesure qu'il inventorie les

⁷ Dans Philosophy of Tiruvalluvar, Madurai University, 1969, p.102.

situations successives et les illustre par la série continue que constitue le Pantikkovai et ses 325 strophes, il ouvre la voie au chercheur d'aujourd'hui qui démontre que, d'une certaine façon, les cinq tinai sont bien sept !

Rappelez-vous, ces deux situations extrêmes qui n'avaient pas place dans les cinq paysages, l'amour unilatéral et l'amour impossible, mal assorti. Eh bien, plusieurs éléments de ces deux modes d'existence rejetés ont inspiré des poèmes qui ont parfaitement leur place dans les modes traditionnels, qu'il s'agisse de l'émoi et des interrogations suscitées avant la première union par la découverte inopinée de l'autre et des troubles que cela suscite, ou qu'il s'agisse des multiples formes de l'absence qui ont toutes pour commun dénominateur le large spectre des souffrances, de la tristesse au désespoir. Si les formes les plus extrêmes restent bannies, ces deux catégories n'en sont pas moins des éléments constitutifs de la littérature du Sangam au même titre que les cinq autres catégories.⁸

Le Livre de l'Amour s'intègre donc parfaitement à l'univers de la poésie lyrique tamoule du Sangam. Cela signifie entre autres qu'il s'épanouit au sein de la nature et du peuple tamoul au même titre, par exemple que la plus importante des autres anthologies de textes d'amour, l'Akananuru dont le dernier, excellent, traducteur en anglais, George L. Hart écrit que « Ses jeux d'images peuvent être saisissants et sublimes ; davantage, leur évocation de la vie d'il y a 2000 ans dans tous ses aspects sonne vrai. Au travers de ses poèmes nous pouvons entrer dans un monde qui vit et qui respire, un monde dans lequel nous pouvons vivre notre expérience comme s'il était le nôtre. »⁹ Et, fait essentiel, il enchaîne à ce propos sur ce poème de Kapilar, qui est un hommage aux Kural de Valluvar, extrait de la Guirlande de Tiruvalluvar : « O you of a fertile land / where hens sleep in the house / to the singing of women pounding the grain, / the breath of Valluvan's venpas is like / a tiny drop of water smaller than a millet seed / and it reflects the extent of a great palmyra. »

C'est bien, en effet, la même Inde profonde qui vibre à travers les relativement longs poèmes de l'Akananuru et les brefs distiques du Kural. Je n'en donnerai qu'un exemple, peut-être le plus frappant. En effet si la passion brûle dans le secret des cœurs (voir les chapitres 118 et 125 où l'amante s'en prend respectivement à ses yeux puis à son propre cœur qui tous deux se dérobent à son contrôle), rien ne peut échapper aux regards du village et « la rumeur publique » est un concept assez important pour mériter un chapitre entier (115). La pression de la société pèse lourd sur le couple, avant même qu'il ait été officialisé par le mariage. Cette rumeur a aussi ses aspects positifs, car l'influence qu'elle exerce sur les familles est volontiers favorable aux amoureux qu'elle encourage indirectement : « Plus on se grise plus on veut boire ; plus on en parle plus l'amour m'agrée. » (1145)

Si au contraire l'amant se heurte à un refus, il peut se livrer même à une forme de chantage en faisant étalage de sa passion aux yeux de tout le village. C'est le phénomène ethnographique très particulier à la vie tamoule qu'on appelle la chevauchée du matal à laquelle est consacré de façon très inattendue tout un chapitre (114). Sous sa forme bénigne c'est une sorte de charivari au cours duquel l'amant malheureux est conduit sur une sorte de cheval d'arçon en 'feuilles' de palmier à travers les rues du village, dans un accoutrement qui souligne l'accueil méprisant qui lui a été réservé par la famille de sa bien-aimée, dont il tient un portrait dans ses mains. Il est censé demeurer au carrefour principal, exposé aux yeux de tous à toutes les intempéries. Il lui arrive même de chanter son malheur et on a quelques échantillons de telles déplorations. On a dénombré dans les anthologies du Sangam jusqu'à 13 poèmes qui mettent ce scénario en scène. Toutefois on s'en tient plus souvent à la menace du scandale, qui suffit à convaincre et permet d'éviter l'épreuve. Notons en passant que les distiques relatifs au matal font partie des 15 distiques dont Ariel avait omis la traduction dans son envoi à Paris. Voulait-il s'épargner la longue description que je vous impose ou pensait-il que cet épisode ne grandissait pas le poème ?

⁸ Prakash Venkatesan, communication présentée à Hambourg au cours d'un Colloque du 6-8 octobre 2014, « Kaikkillai and Peruntinai, The constitutive principles of Tinai tradition » draft de la communication à paraître de Pondichéry, 2015. Citation du Tiruvalluvamalai 5 page XIV.

⁹ The Four Hundred Songs of Love, An Anthology of Poems from Classical Tamil The Akananuru, translated and annotated by George L. Hart, Regards sur l'Asie du Sud / South Asian Perspectives-7, Institut Français de Pondichéry, 2015. Citation du Tiruvalluvamalai 5 page XIV.

Mais cette version favorite de la fiction littéraire dissimule une autre face du matal que la poésie ignore et que nous révèle un commentaire du XVIIIème siècle à une œuvre connue du XIIIème siècle.¹⁰ Nous basculons alors dans une véritable ordalie, particulièrement cruelle. Tout ce qui précède n'était que la première étape. Si le héros confirme alors qu'il est bien décidé à chevaucher le matal, on prévient le roi ; ses officiers confirment son accord. Le héros, qui porte au cou une guirlande d'os et des fleurs communes malodorantes et souvent à latex, dont on pare d'habitude un condamné à mort ou le cadavre d'un célibataire, chevauche bien « la feuille de palmier », c'est-à-dire le pétiole qui relie les feuilles du borassus à la tige ou stipe. Ces pétioles sont bordés de chaque côté d'un rang d'épines épaisses, très dures, qui forment deux sortes de scies aux grosses dents acérées qui, au moindre mouvement, se transforment en instrument de torture. De jeunes garçons tirent alors le « cheval » à travers la ville. Si le héros, dont les aspérités des pétioles cisailent les cuisses à la moindre secousse, ne répand que du sperme, en évidence de son courage et de sa virilité, il est invité par toute la cité à épouser sa belle. Si le sang coule, il est mis à mort ou doit au moins quitter la ville. C'est le souvenir occulté de cette ordalie qui fait du matal un symbole unique vraiment très fort, justifiant la place que lui donne le Livre de l'Amour. Au IXème siècle, l'un des plus grands poètes de la littérature de Bhakti vishnouite, Tirumankai Alvar, compose deux poèmes sur le thème du matal, et cette fois c'est l'héroïne, donc l'âme du dévot épris de Krishna, qui veut chevaucher le matal. Très consciente que les conventions littéraires tamoules interdisent ce geste aux femmes (c'est même l'objet d'un distique, 1137), elle justifie sa conduite par les outrances dont sont capables les femmes du Nord qui ne reculent devant aucun excès pour exprimer le paroxysme de leur amour pour Dieu.¹¹

En dehors de ce cas exceptionnel, si le Livre de l'Amour n'ignore rien des conventions poétiques du 'paysage intérieur' pas plus que de plusieurs détails spécifiques de la vie du peuple tamoul, il a plutôt resserré, et délibérément intériorisé, le champ du lyrisme amoureux, se concentrant sur l'essentiel dans une stylisation dépouillée de tout pittoresque superflu. Dans cette perspective, le Livre de l'amour de Tiruvalluvar apparaît donc, au final, comme une vision archétypale de la poésie traditionnelle du Sangam et des cinq régions de son paysage intérieur. Cela lui confère, au sein de la littérature tamoule, un rôle unique qui lui vaut d'être considéré, avec les deux autres livres du Kural, comme une sorte de Veda tamoul. Ainsi s'achève notre pradakshina autour du sanctuaire du Livre de l'Amour. Je vous invite désormais à entrer dans le texte lui-même, pour en mieux savourer longuement chaque distique.

¹⁰ Commentaire de Cokkan de Kunrattur à la strophe 101 du Tancaivanankovai.

¹¹ Voir Friedhelm Hardy, *Viraha-Bhakti, The early History of Krsna Devotion in South India*, Oxford University Press, 1983, p. 388-398.